

La version originale de cet essai, ici corrigé et augmenté, a paru dans *La Pensée*,
« Le devenir du français », n°403, juillet-septembre 2020

Résumé

On appelle ici *grammatique* la démarche qui consiste à déduire de la morphologie d'une langue ses représentations collectives, conçues comme constructions historiques ; dégageant des *idéalisations* et la notion d'*Insu*, distincte de l'Inconscient, qui constituent leur part intraduisible. Ce qui caractérise la langue française est une relation singulière entre l'oral et l'écrit comme système de vérification de l'un par l'autre, le *vidimus* : il y a donc une anthropologie du *vidimus*, décrite comme *autruisme*. Et si chaque langue développe une conception particulière du sujet et de l'Autre, ce qui a lieu en langue française actuellement se comprend profondément comme une soumission imaginaire aux idéalisations de l'anglaméricain, notamment par le passage d'une conception de l'Autre, issue du martinisme, à une conception protestante adaptée au système néolibéral en cours : la langue française n'« évolue » pas, elle involue dans ce changement de civilisation.

Alain Borer

L'Autruisme
et le changement d'Autre
en langue française
Essai de grammaire

« C'est la langue qui me dit, d'abord, *ce qui*
pour les individus était *pensable* et *comment* il l'était. »
Cornélius Castoriadis, *Le monde morcelé*, Seuil, 1990, p. 63.

À Michel Deguy

Parce qu'elle s'adresse à une *personne* et qu'elle en conçoit la plus haute idée (sinon même la catégorie)... — telle serait une bonne réponse à la question *pourquoi aimez-vous la langue française ?* Mais ne serions-nous conformés par la langue même pour le dire ? Il y va pourtant de sa description, et d'un vaste *reste à dire* ; d'autant que se présente, par la philosophie, quelque actualité — celle d'un déplacement de civilisation.

L'Autre n'est tel qu'à sa place

Au cours d'un dîner amical, un homme politique arabe de renommée internationale déclarait : « Depuis que je suis en poste à Paris, j'entends les Français répéter à tout bout de champ : « *l'Autre, l'Autre !* », c'est une manie exaspérante ! » Il est exact que cette préoccupation abstraite caractérise la société française en un fait de langue : c'est en cela qu'elle appelle *La Pensée*. Mais qu'est-ce que « l'Autre » ? Une donnée naturalisée, inconsistante : ainsi posée en terme platonicien, cette question purement philosophique reste, strictement, dépourvue de tout contenu.

Car les langues pensent, se *représentent* différemment la question de l'Autre, du Sujet, de la relation hommes-femmes, et il en va de même des religions dont elles procèdent ou participent ; c'est même la cause principale de leur différenciation, en cela même qu'elle est de l'ordre de l'intraduisible : l'Autre se définit par sa *place* : la place qu'« il » tient, celle dans laquelle « il » est tenu dans le discours — et dans toute pratique symbolique — comme une variable de représentation, historisée et articulée avec le Réel social ou sociétal, par une arche du Symbolique au Réel que Lacan appelle

joliment le *nouage*, poste d'observation essentiel pour penser l'articulation de ces instances — mais il ne se trouve, semble-t-il, sous ce nouage, aucun philosophe.

Cette question de la *place* est manifeste en art, à l'évidence, par exemple au cours des seize siècles de sculpture puis de peinture qui, en France et en Italie principalement, ont représenté « la charité de saint Martin » : véritable algorithme, l'épée du saint qui partage son manteau découpe deux mondes, puissance en haut, misère en bas, dessinant et décidant l'espace du Possédant et celui de l'Autre : chez Van Dyck (1618), le Possédant se tient en haut de son cheval, de l'échelle sociale, en position dominante avec toutes ses déclinaisons et garde la part belle du partage, protégé du bas par une barrière infranchissable que figure l'épée qui tranche le manteau.

L'Autre en peinture

Mais dans une série de cas seulement. Dans une série d'autres, par exemple sur une miniature de Bourdichon (Tours, 1457), Martin offre son manteau de la main à la main, avec délicatesse ; de même pour Le Greco, l'épée qui coupe le manteau ne sépare pas les deux hommes, et celui qui reçoit se tient debout et nu à la hauteur de celui qui donne. Il ne s'agit pas de la même conception de l'« Autre » s'il est placé en bas du tableau, au pied du cheval, sous l'épée séparatrice du monde en classes ou en castes, interprétation qui naturalise la pauvreté, ou si celui qui reçoit (même s'il est en haillons et d'autant plus s'il est nu) est *placé* sur un pied d'égalité, interprétation qui combat l'injustice. Dès lors, en l'occurrence, catholicisme et christianisme ont divergé radicalement, comme les gyrovagues de l'épiscopat :

il faut tenir pour décisif le concept de *place*. La place définit l'Autre. Au point que par ce seul concept manquant tout l'édifice grandiose de la *Phénoménologie de l'esprit* s'effondre sur lui-même : les leçons de Hegel sur Platon, *Vorlesungen über die Geschichte der Philosophie*, ne dispensent pas du soupçon de platonisme la dialectique du maître et de l'esclave, tant que l'esclave, en face et non en place, reste un concept vide, en attente, ressemblant par avance ;

de même la grammaire générative de Chomsky est-elle plate et platonicienne, qui « aplatit l'histoire »¹, présuppose un locuteur abstrait, un ordre des mots universel, un monde unidimensionnel où tout se vaut, conception appropriée à l'espace idéal du libéralisme. Sapir-Whorf affirmèrent au contraire que « la langue est façonnée par la culture et reflète les activités quotidiennes des individus » — en cela qu'elle la constitue, dans sa complexité, sa singularité, car la culture ne lui préexiste pas.

L'Autre en langue

Il en va de même de la *place* de l'« Autre » en langue, non dans l'espace mais dans le temps de l'énonciation : la façon dont l'Autre diffère (une façon moins schématique étant donnée la flexibilité des langues) dépend du moment de la phrase où l'interlocuteur se trouve en mesure de comprendre, c'est-à-dire quand la possibilité lui est offerte d'interrompre le discours du locuteur et de reprendre la parole.

¹ Jean-Claude Chevalier, « la langue » dans *Faire de l'histoire*, sous la direction de Jacques Le Goff et Pierre Nora, Bibliothèque des Histoires, Gallimard, 1974, p.103.

En cela même l'Autre en particulier, dans la relation intersubjective et quand bien même il serait un adversaire, n'est pas conçu en particulier par le locuteur mais en général par la langue qu'il emploie — précisément parce que la langue (dans sa meilleure définition possible, en une formule simple et célèbre qui se comprend littéralement) équivaut au *grand Autre*.

De cœur ou de pique ou de quelque autre enseigne, le verbe est le roi de la phrase. Il indique l'instant décisif de la phrase où le locuteur donne, délivre ou *abat* le sens global, en même temps que l'interlocuteur se trouve, de façon naturalisée, informé de son statut ; cette variable fait exister sa présence ou son absence dans le discours qui lui est adressé, les droits et la considération que lui accorde ou non la grammaire : la place de l'Autre relève de la grammaire ; mais une telle problématique, d'ordre anthropologique, dépasse la seule technicité de la linguistique, elle implique l'instance *imaginaire* que problématise la psychanalyse, en un essai que l'on pourrait appeler de *grammatique*.

La représentation de l'Autre diffère ainsi selon les langues, et d'abord selon les familles de langues à grammaires compatibles, car ces systèmes de représentations n'assignent pas la même place à l'interlocuteur, et par conséquent la *question de l'Autre* diffère d'une famille de langues et, structurellement, historiquement, d'une civilisation à l'autre...

SVP / SOV

Cette place de l'Autre diffère en deux types de langues pourtant voisines géographiquement, les langues romanes et l'allemand, le turc, associés à la logique des langues ouralo-altaïques.

Les langues romanes, de leur côté, procèdent en partie du latin qui se caractérisait par la synchise : ce désordre grammatical d'une infinie souplesse permet de jouer, par surprise, sur tous les registres de la domination du locuteur ou de sa complicité. Autour du VIII^e siècle se produit une profonde rupture historique avec le latin, par un *nouage* dans lequel la part nouvelle du religieux modifie les relations sociales, entraînant une modification du statut de l'Autre dans l'histoire des représentations : dans ce *tournant roman* les langues romanes ont choisi, en rupture avec la synchise, de donner le verbe *au plus tôt*, après le sujet et avant le prédicat.

Il s'agit bien, non pas de « la logique naturelle à tous les hommes », comme le prétendait Rivarol, encore que cette logique, à défaut d'être « naturelle » soit tout à fait universalisable, mais d'une parfaite logique, celle de la langue française et des langues romanes, mise en évidence en 1784 dans ce fameux *Discours sur l'universalité de la langue française* : « Ce qui distingue notre langue des langues anciennes et modernes, c'est l'ordre de la construction de la phrase. Cet ordre doit toujours être direct et nécessairement clair. Le français nomme d'abord le *sujet* du discours, ensuite le *verbe* qui est l'action, et enfin l'*objet* de cette action : voilà la logique naturelle à tous les hommes. »

Cette place de l'Autre ne doit plus rien à la civilisation latine : donner tout de suite le verbe, c'est offrir le sens séance tenante, le locuteur permettant à son interlocuteur de l'interrompre ; c'est aussitôt considérer l'interlocuteur dans ce double signe de l'égalité et du droit : il a autant que moi le droit à la parole ; l'Autre est tenu

pour égal et respectable : l'interruption possible implique et produit par nouage l'espace de la démocratie, le précède et l'invente.

À la logique Sujet-verbe-prédicat (SVP) s'oppose une autre logique (SOV), Sujet-objet-verbe, dont le choix structurel consiste à tout dire avant de et afin de celer le sens, et qui place le verbe mais aussi *tout déterminant* en toute fin de phrase : comment ne pas entendre *en langue* cette fonction de l'Autre que Freud appelle *Vorstellungsrepräsentant*, et son incidence au regard de l'inconscient ? En allemand, en turc et dans les langues ouralo-altaïques l'interlocuteur est placé dans l'impossibilité de comprendre tout de suite et d'interrompre le sujet parlant, soumis au locuteur qui peut même garder la parole aussi longtemps qu'il le veut (il n'est pas rare de trouver des phrases de ces langues comportant jusqu'à cent vingt déterminants avant le verbe), position dominante dans laquelle reconnaître, avec G.-A. Goldschmidt², un forme d'analité défensive, associée à l'hygiène, à la complétude, à la maîtrise ;

or, s'il faut attendre le verbe toute la vie, à chaque conversation, ou en coréen, à la fin de toute phrase, la déclinaison de la dernière syllabe du dernier mot pour recevoir enfin la possibilité de répondre (et, si vous êtes une fille de la campagne... pour vous en abstenir), l'Autre se conçoit dans une forme d'assujettissement à la parole (*die Herrschaft*), qui produit des effets de discipline et d'autorité ;

à la différence d'une langue française de la conversation, qui parle *idéalement avec*, les langues allemande, turque, coréenne développent des grammaires *potentiellement* despotiques : le locuteur développe une propension à la voix haute, à la domination autoritaire. Une relation de la morphologie à la phonation et à la hauteur de voix reste à étudier dans ce registre de l'altérité, pour comprendre « ce que disait Herder, théologien luthérien soucieux d'élever le niveau de la culture allemande, qui fustigeait une noblesse qui ne s'exprime en allemand qu'avec ses domestiques et ses chevaux »³ ;

une telle morphologie du champ libre au locuteur favorise et développe la dilatation du sujet parlant, qui ne reste pas sans produire un complexe de supériorité (actuellement économique et dont l'histoire, par nouage, a fourni des formes variées ...), et qui faisait Ernst Jünger admirer, dans *Orages d'acier*, « le surprenant amour de nos soldats pour l'ordre »⁴.

Les idéalizations

Pour qui veut bien distinguer le Symbolique et le Réel, s'interdire tout raisonnement du général au particulier — respectant l'infinie singularité des personnes —, mesurer les ressources de toute langue pour compenser ses lacunes, retourner ses formes, il importe encore d'assurer un concept essentiel : *l'idéalisation*. Telle est la question fondamentale des langues : elles ne diffèrent pas par les mots, qui voyagent et s'échangent par familles, elles diffèrent par *leurs idéalizations collectives*, construites dans leur morphologie : la place du déterminant est culturelle.

Ces idéalizations ont cours *à notre insu*. La langue nous pense cependant que nous pensons en langue. La langue ne nous dit pas ce qu'est par exemple « l'Autre », qui n'existe pas en substance, mais elle détermine notre façon de le penser. Et cela n'est pas (ne peut pas ne pas être) sans relation avec le réel effectif. Aussi importe-t-il

² Georges-Arthur Goldschmidt, *Quand Freud attend le verbe*, Buchet-Chastel, 2006.

³ Anne-Marie Thiesse, *La fabrique de l'écrivain national*, Gallimard, Bibliothèque des histoires, 2019, p.39.

⁴ Ernst Jünger, *Orages d'acier*, Christian Bourgois, 1970, p.23.

d'accorder à l'Insu le statut et l'importance que l'on connaît à l'Inconscient, duquel le distinguer :

l'Insu se loge dans le signifié quand l'Inconscient se love dans le signifiant. En ce sens, si la notion d'« inconscient collectif » n'a pas de sens rigoureux, la notion d'Insu collectif est très claire : toute langue (et il en va de même pour les religions) conçoit d'une certaine façon le sujet, l'Autre, la relation homme-femme... Orientées différemment sur toutes ces questions humaines, les idéalizations ne sont pas supérieures d'une langue à l'autre, elles *diffèrent*, et ré-agissent différemment dans le nouage au Réel de chacune, où les idéalizations entrent ou pas en contradiction avec le Réel effectif.

L'autruisme en langue française

Plus précisément, comment est conçu cet Autre à qui je peux donner la parole ? Tout d'abord les mots sont communs à tous, dans l'idéalisation des langues romanes, identiques, partagés ; à la différence de langues qui, tel le japonais, décrite comme « servile » par Akira Mizubayashi⁵, ne permettent pas d'utiliser les mêmes mots selon la hiérarchie dans laquelle se place l'interlocuteur : « Il est impossible, en japonais, de s'adresser en termes identiques à un supérieur ou à un collègue de travail, ni même de parler à son frère aîné comme à son cadet. La langue s'encastre dans une société verticale où la soumission est érigée en vertu » ;

mais à la différence des autres langues romanes, la langue française déploie l'idéalisation de l'Autre en cinq propriétés supplémentaires :

1°) *P'égalité a priori* : non seulement le lexique s'offre en partage, mais il n'y a pas d'énallage en français (au seul cas de *Sa majesté*), à la différence des langues romanes (*arrivederLa*), c'est-à-dire pas de trace *grammaticale* d'infériorité sociale par laquelle le sujet, n'étant pas autorisé à s'adresser directement (*tu, vous*) à l'interlocuteur socialement dominant, s'adresserait à lui par le détour de la troisième personne du singulier, l'énallage étant réduit en langue française au narcissisme (tel acteur parlant de lui à la troisième personne).

2°) *L'Autre n'est pas étranger*. La langue française se parle sans accent, non pas sans intonations locales, mais selon l'équilibre des consonnes et des voyelles : pour cette raison de principe, *on n'est pas de quelque part* quand on parle français, à la différence de l'anglais dont l'*accentuation* se distingue socialement d'un quartier à l'autre ; dans son idéalité la langue française ne connaît « pas de terroir » [*B. Cerquiglini*], « aucun terreau, aucune assise locale » [*C. Duneton*] ; elle n'a pas de racines végétales.

3°) *La proximité*. L'Autre est conçu comme étant proche, en cela que la phonation se maintient dans la bande passante médiane (entre 800 et 1200 hertz), par répression des aigus et des basses, et ne s'adresse pas à une foule pour la harangue ou à quelque subordonné pour l'affirmation : révélant une participation au moins égale et créative de la voix féminine, la phonation francophone se destine par la fréquence des *e muets*, sa coloration, ses *nuances* (d'un mot intraduisible en toute autre langue) à une oreille délicate — féminine, diplomatique, proche.

4°) *La prévenance*. La langue française fait précéder le verbe de sa négation pour *prévenir*, investir le verbe négatif afin de ménager le destinataire : par la double négation, cette belle particularité de la langue française, le ne explétif offre une

⁵ Akira Mizubayashi, « Une langue servile », *Le Monde diplomatique*, août 2020.

prévenance, comme on retient une branche lors d'une promenade en forêt pour épargner, à celle ou celui qui vous suit, ce que Maurice Genevoix appelait « la gifle souple d'une branche »⁶ ; la double négation révèle un souci de l'Autre, ainsi présent au cours de la phrase, et non pas informé après le verbe.

5°) *Le vidimus*. Qu'est-ce qui singularise la langue française ? *La langue française est la seule langue au monde qui ne prononce pas tout ce qu'elle écrit*. Bien sûr, on ne prononce pas en anglais par exemple le *k* de *known* : mais il ne s'agit que d'un « engramme », c'est-à-dire d'une marque étymologique, commune à la plupart des langues modernes : le *k* de *known* est vestige du *c* de *connoître*, comme en français le *g* de *doigt* rappelle le latin *digitus* ; c'est là l'œuvre des scribes, les choix conservateurs d'un Robert Estienne, qui ont chargé les mots de leur mémoire, ostensiblement parfois ; puis cette graphie savante fut validée et promulguée par le premier dictionnaire de l'Académie en 1694 ;

mais ce qui singularise la langue française depuis plus d'un millénaire (depuis les *Chansons de Gestes* d'avant l'an mil et les trois siècles épiques de ce printemps de la littérature), c'est tout autre chose, qui ne concerne pas la mémoire mais l'intelligence, l'accord appelé « marotique » au XVI^e : *ce qui s'écrit et qui ne se prononce pas a valeur sémantique* : je dis « ils entrent » et fais entendre (*fai-Z-entendre*) oralement la conjugaison, le *s* de la troisième personne du pluriel (*ilZ*), et je ne prononce pas « ent », qui *confirme* aussi *par écrit* l'accord du pluriel.

Considérons ce point : la langue française distingue trente-trois sons ; pour les coder graphiquement, soixante-dix graphies ont été élaborées ; par exemple le son *s* peut s'écrire de six manières différentes (*savon, cirage, garçon, coussin, partiel, six*) ; tout cela est arbitraire et procède encore de l'étymologie. Or il en va différemment de la graphie ent à la fin du verbe : entrent ne codifie pas les sons, mais le sens, et ce phénomène concerne à tout instant chaque mot de chaque phrase. C'est la caractéristique essentielle et la richesse de la langue française. Son logiciel et son trésor. En cela elle échappe à la critique que Platon fait de l'écrit dans le *Phèdre*, résumée en un mythe égyptien bien connu. En cela qu'elle n'est réductible à aucune autre.

Pourquoi l'anglais n'éprouve-t-il pas la nécessité de préciser en chaque mot le genre et le nombre ? Parce que le genre et le nombre se voient, physiquement : l'anglais se présuppose dans le Réel sensible ; l'anglais se parle à vue. Les sens font le travail, qui en dispensent la grammaire, dans une culture de l'utilitarisme et du *matter of facts*, dont le symptôme est l'omniprésence du *faire (to do)*, jusque dans *how do you do*, avec « ce goût de l'empirisme qui l'oppose si fortement à l'esprit français⁷ ». La langue anglaise se conçoit *en situation*, quand les mots de langue française semblent s'éloigner du Réel tangible : « dans hippique, on se demande où sont passés les chevaux », s'amuse Michael Edwards⁸. La langue française s'emploie à faire « *clarté de tout* », ne laissant rien aux approximations du pragmatisme, et recompose entièrement le monde pour son interlocuteur — qui ne va pas *sans dire*.

Il y a une dimension anthropologique du *vidimus*, celle d'une donnée ontologique, abstraite lyrique (comme la peinture et la musique françaises) et *en effet* universalisante. Le *vidimus*, qui s'apparente ainsi à ce que Jakobson appelait une fonction métalinguistique⁹, conçoit un sujet soucieux de savoir ce qu'il énonce et un

⁶ Maurice Genevoix, *Nuits de guerre*, Flammarion, 1929.

⁷ Alain Testart, *Avant l'histoire*, Gallimard, Bibliothèque des Sciences humaines, 2012, p.109.

⁸ Michael Edwards, « Le sens du Réel », *Esprit*, juillet-août 2020.

⁹ Roman Jakobson, « Linguistique et poétique », in *Essais de linguistique générale*, t.1, 1963, ré-éd. Minuit, 2003, p. 345.

interlocuteur exigeant, qui mérite des propos précis et vérifiables. L'Autre est conçu non seulement comme mon égal, et tenu *a priori* pour proche quel que soit son lieu, mais encore exigeant des précisions fines et constantes de l'intellection, autrement dit la langue française s'adresse à une *personne*, en une idéalisation que l'on pourrait appeler *l'autruisme*. Il ne s'agit pas d'altruisme, qui concerne la morale, la vie réelle, et qui est son *nouage* ; l'autruisme n'est pas une vertu, mais une représentation collective.

Saint Martin ou l'extension de l'Autre

C'est depuis le quatrième siècle et pleinement encore au *tournant roman* que domine la pensée du saint le plus important de l'histoire de France, Martin de Tours¹⁰, plus influent que les rois temporels (Clovis remporte la bataille de Vouillé en produisant le manteau de l'évêque), et jusqu'à la Première Guerre Mondiale, que l'on fait cesser (ou que l'on fait durer) jusqu'au 11 novembre¹¹, à la Saint Martin, saint de l'armée, saint *armé* ; aussi important que la scène évangélique (Grégoire de Tours date les événements à partir de saint Martin, comme les historiens le font ensuite « après J.C. »), la *charité de Martin* ou le *partage du manteau* substitue progressivement un geste généreux à la liturgie catholique : en ce sens Martin accomplit un premier pas vers la sécularisation : si le christianisme est la religion de la sortie des religions, le martinisme est la religion de la sortie du catholicisme.

Cette donnée religieuse contemporaine et indissociable de la langue, selon laquelle « l'Évangile lui-même, écrit Claude Dagens¹² est à la source des idéaux de notre République ; la tradition chrétienne a façonné depuis longtemps notre conscience commune, notamment en ce qui concerne le sens de la personne humaine et de sa dignité », inscrit en toutes formes symboliques et dans la langue cette nouvelle conception de l'Autre :

la statuaire et la peinture représentent pendant dix-sept siècles Martin qui, pour trancher une partie de sa cape, se retourne : il ne l'avait d'abord pas vu. Le pauvre est en bas, laid, sale, obscène, dérangeant, il est celui dont on détourne le regard : il se tient dans un angle mort. C'est pourquoi, pour si peu que ce soit de donner une partie de son manteau à un pauvre nu dans la neige (au Moyen Âge François d'Assise passera ses journées à donner tout ce qu'il possède), Jésus lui apparaît le soir en songe, selon *la Vie de Martin* de Sulpice-Sévère, son disciple, et selon *La Légende dorée* de Voragine, qui servit de code à toute la peinture occidentale, en lui disant : « *j'étais le pauvre* ». Qui est Jésus, cette question tient aussi à la place qu'il occupe. Dans les Évangiles, Jésus se tient à la place du *dernier des derniers* : il est « Jésus » d'être à cette place. La « charité » ne consiste pas dans le partage du manteau, mais dans le partage du regard, qui inclut le pauvre (tout être humain *a priori*, quel qu'il soit, sans vérification préalable de conformité à quelque « vraie foi ») dans le champ de la commune humanité : où comprendre la source de *l'autruisme*.

Avec saint Martin apparaît historiquement et se propage le *regard compassionnel* dont on peut suivre la progression dans l'espace (l'Irlande au VIII^e siècle), qui ne concerne pas d'autres langues voisines (dans *brother/other*, le frère n'est reconnu qu'à ne

¹⁰ A.B., « La coupabilité de saint Martin », catalogue *La Légende de saint Martin au XIX^e, Peintures et dessins*, Paris et Tours, Somogy Éditions d'art, 1997.

¹¹ A.B., « L'ennement », dans *Armistice*, Gallimard, 2018.

¹² Mgr Claude Dagens, *Discours de réception à l'Académie française* et réponse de Florence Delay, Cerf, 2011, p.40.

pas différer, l'Autre revient au Même) et contourne durablement d'autres civilisations (arabe, chinoise notamment, pour lesquelles l'Autre n'a pas le même statut d'humanité) : cela s'entend en langue.

Si la langue française s'adresse non pas à quelqu'un mais à une *personne*, le paradigme diffère dans les autres langues romanes, et il est pensé autrement dans des langues plus lointaines, et il en va de même jusque dans la représentation théologique : le christianisme pense « Dieu » *en personne* (Genèse 1, 27) et « visage humain »¹³ ; mais le mot *personne* n'existe pas en arabe (à la différence de l'araméen *ouqnuum*) et le Coran au contraire affirme que « Dieu, rien ne lui ressemble » (42, 11), et l'absence de ce concept s'étend logiquement à l'interdiction de représenter le visage humain ou conduit à le cacher, concevant différemment les notions de liberté, responsabilité, pardon, ou « examen de conscience ».

Je est un Autre

C'est à partir de l'Autre que prend valeur la morphologie de *je*, tellement différent des constructions voisines aux voyelles sonores (*Io*), reposant sur deux syllabes (*Ego*) ou formant quelque palindrome pyramidal (*Ana*), riche d'un *Ich* écumant... : le pronom personnel francophone s'estompe, composé de la voyelle blanche, la plus discrète des voyelles, la seule qui s'amuit ; elle peut même disparaître dans *j'aime* (par enclise : *je* est *enclin* à se fondre), contrairement à tous ses confrères qui restent chacun sur son quant-à-moi ;

avec son e muet *je* est *tu* pour une part — au double sens d'une part muette tue : Je est le pronom de l'autrisme, procédant d'une culture dans laquelle « le moi est haïssable », comme on l'a répété après Blaise Pascal. C'est parce que le sujet se détache spatialement du verbe que Descartes peut écrire « *je* pense » en français, quand il est aggloméré au verbe en *cogito*, indistinct de l'acte de pensée. Et c'est parce que sa voyelle blanche s'amuit que Proust peut faire descendre son *je* à des profondeurs inconnues. Ce *je* se clive, s'élide, s'efface devant l'Autre, se désaffirme, dès la consonne *j* toute en douceur, doute d'être dans « la recherche de ce qu'il en est d'un *Je* qui peut-être n'existe pas, écrit Lacan ; il va dans le sens de l'a-cause dans le sens de ce à quoi Pascal procède quand il invoque son interlocuteur à y renoncer »¹⁴ La relation *je/tu*, dans la réciprocité qu'elle implique (« Je deviens Tu dans l'allocution », montre Benveniste), fonde une personne intersubjective dans le souci de l'altérité.

I

« I » se tient seul ou unique, isolé ou insulaire, solitaire ou séparé, à distance typographique de tout autre, irréductible à tout Autre. Sa voyelle rouge aiguë peut se porter très fort au premier plan : I s'écrit comme le chiffre I. Le pronom personnel anglo-américain, s'il n'en procède, convient en cela même au protestantisme dans sa spécificité théologique, lectrice (au sens de ce qui fonde ses idéalizations) de la Bible et non des Évangiles : il y a le pauvre d'un côté, « Jésus » de l'autre, et « Jésus » et I se demandent ce qu'ils peuvent faire pour lui, « I » restant seul à en décider. Pronom de l'affirmation solitaire, un *selfisme* de la langue s'articule spectaculairement, dans le Réel,

¹³ « Le christianisme est la religion du Dieu qui possède un visage humain », Benoît XVI, encyclique *Caritas in Veritate*, 2009.

¹⁴ Lacan, Le Séminaire, Livre XVI, *D'un Autre à l'autre*, Seuil, 2006, p., 120

à la *privacy* et à une infinité de comportements, au plan individuel comme au plan général : le selfisme s'oppose à l'autruisme.

You

Il importe à la nuance française de distinguer, selon la relation particulière à la *personne*, vous et tu. « *Vous*' avant le baiser, *'tu*' après. Le moyen de faire autrement ? » demande Jacques Drillon¹⁵. De même, le pronom *you* se déplie en deux mots français (*tu, vous*), et *your* en cinq mots français (*ton, ta, tes, vos, votre*). À qui s'adresse *you* ?, dès lors, ou plus précisément : quelle est la figure non pas idéale mais *idéelle* que désigne « *you* » ; à quoi correspond la figure de celui ou de celle dont on n'a nul besoin de savoir s'il est homme ou femme, unique ou innombrable, familier ou vénérable ? Le *client*. The *customer*. Symbolisation élaborée par la plus grande puissance commerciale du millénaire précédent. *You* s'adresse à *qui que ce soit*. *You* est un code-barre.

Les cinq formes de l'anglais en France au XXI^e siècle

La pâtisserie française ne jouit-elle pas d'une réputation mondiale ? Pourtant au Parc Floral de Paris se tient le salon *Sugar*, avec son concours de *cake design*, et la Fédération française de *cake design* publie son *Cake Masters Magazine* : entre mille exemples de colonisation, on ne voit que trop à quel point la langue française vacille pour s'écrouler en l'espace de quatre générations, les deux premières étant largement à l'œuvre — par oralisation, changement d'oreille, compénétration, imitation et soumission de ce qu'il faut appeler la langue-du-maître¹⁶, qu'il importe de distinguer en cinq formes différentes :

- *l'anglais intégral*, qui s'impose dans les conseils d'administration, l'aéronautique, la diplomatie, la finance, la recherche, le sport, l'université... ;
- *le globish*⁵⁸ : « cette non-langue de pure communication » [B. Cassin], utile passe-partout dans le monde entier ;
- *le franglais* : ce terme lui-même, par son contenu équilibré, en dépit d'un emploi célèbre mais irréfléchi, impliquant une parité entre les deux langues, selon des racines gréco-latines communes (technology/gie) ;
- *l'anglobal*, que caractérise le trope nouveau, la *substitution* (*running* substitué à la course, *barbershop* à coiffeur...) ; le franglais ne concerne que quelques dizaines de mots fréquents, l'anglobal plusieurs milliers et leur grammaire ; le franglais touche à la relation, l'anglobal à la soumission ;
- enfin *l'anglolaid* décrit une forme nouvelle, *l'imitation de la langue du maître par les autocolonisés*. Le trope en est la *désinvention* : les Français n'inventent plus dans leur langue mais dans un anglais qu'ils imitent (le *maisonning*) et que le maître ne comprend pas, et dont au mieux il se gausse.

Le changement d'Autre

En rupture avec d'immémoriaux usages de politesse, le fameux « Bonjour ! » lancé désormais à l'américaine (« hi ! ») qui se substitue au « *bonjour monsieur, bonjour madame, bonjour mon oncle...* », présente le symptôme de cette disparition de la *personne*

¹⁵ Jacques Drillon, *Les fausses dents de Berlusconi*, Grasset, 2014, p. 113.

¹⁶ A.B., *Speak white*, collection Tract, Gallimard, 2020.

en langue française, de même que la présence croissante de la première personne dans le discours (y compris chez les historiens¹⁷) et son redoublement en « Moi je » (s’approchant du « I », qui est un *Moi-Je* comprimé), autant que la raréfaction de la double négation (« *On lâche rien* »), par laquelle rejoindre banalement les autres langues, accompagne dans le Réel une perte de la *prévenance* ; les effets les plus spectaculaires de cette transformation en cours marquent une rupture millénaire avec l’anthropologie de langue française :

- l’inversion du trinôme SVP en SOV, par adoption irréversible du génitif saxon qui déplace le déterminant, indique une perte de la logique française du rapport à l’Autre, et se décline infiniment en *tour opérateur*, *Pénélope gate*, *cancel culture*, en *LE Rester vivant Tour*, titre de la tournée de Johnny Hallyday en Belgique en 2016 ; cette mutation aura été validée et diffusée par trois Premiers ministres de la République : Jean-Pierre Raffarin et *la positive attitude* (SOV + franglais), Jean-Marc Ayrault et *la silver economy* (SOV + angloïd), Manuel Valls, *le France-bashing* (SOV + anglobal).

- la prolifération du neutre *à la place* des accords qui précisent la pensée mettent en danger le *vidimus*, autrement dit le cœur de réacteur de la langue française, d’autant qu’il s’agit des fautes du plus grand nombre par lesquelles « évolue » (involue) la langue, comme l’attesterait un relevé aléatoire parmi les personnalités publiques : « une explication dans lequel » (Valéry Giscard d’Estaing, France Culture, 31 août 2014) ; « la politique *auquel* nous tenons » (Carlos Ghosn, pdg de Renault, 1^o février 2016) ; « les propositions que nous avons fait » (Jean-Christophe Cambadélis, LCI, 29 mai 2016) ; « je ne suis pas surpris » (Martine Aubry, maire de Lille, 29 mars 2017) ; « les associations contre lequel... » (Marine Le Pen, LCI, 9 avril 2017) ; « ces trois mois dans lequel... » (Bruno Le Maire, ministre, 25 novembre 2018) ; « des sujets sur lequel... » (Christophe Castaner, ministre de l’Intérieur, France info, 2 mai 2020) ; « les mesures qui seront pris » Gérard Collomb, maire de Lyon, BFM 29 avril 2020 ; « l’erreur qu’il a fait », Jean-Michel Blanquer, ministre de l’Éducation nationale, France Inter, 6 juin 2020, 23h ; « une révolution que personne n’a jamais fait », Gérald Damanin, ministre de l’Intérieur, BFM, 20 octobre 2020 ; « la phrase que Bouquet m’a dit », Fabrice Luchini, France Culture, 21 octobre 2020 »... Le neutre peut prendre même un caractère officiel (le ministère de la santé) et une très large diffusion (message en boucle sur diverses chaînes de télévision), dans un message de prévention sanitaire : « Céline et sa mère sont *heureux* de se retrouver... » (octobre 2020).

- Le *vidimus* ou *parlécrît* qui constitue la singularité de la langue française implique la liaison qui fait entendre le sens précisé par écrit, en même temps qu’il assure l’équilibre des consonnes et des voyelles ; Brassens chantait « *le temps Zest un barbare* », et Louis Jovet, consultant sa montre, dans *Quai des orfèvres* s’inquiète : « *onze heures Zet demie* » ; l’effondrement du *vidimus* en deux générations entraîne la perte du parlécrît et le rappeur Lorenzo, qui exige que ses erreurs soient conservées dans ses entretiens, donne dans son album *Rien à branler* un excellent exemple de langue française oralisée, comme toute autre langue, et enfin débarrassée de son *vidimus* : « Jpense que le principal c ke tout lmonde se comprend. Jprefere voir des jeune heureux que des jeune qui save ecrire » (*20 minutes*, 16 mars 2018).

C’est la grammaire qui pense ; mais avec des ministres qui considèrent que « *la grammaire est négociable* » (Vallaud-Belkacem), ou qui suppriment le latin pour tous (Jospin), c’est-à-dire coupent les racines par lesquelles notre langue se réinventait

¹⁷ Enzo Traverso, *Passés singuliers, Le « je » dans l’écriture de l’histoire*, Lux, 2020.

depuis un millénaire ; il ne faudra pas plus de deux autres générations pour que la langue française se dégrade en *chiac*, mélange d'anglais et de français dépouillé de son rapport à l'écrit : « Pour rompre version 2.0, on demande le petit frère du Ghosting, l'orbiting : il consiste à voir son ex liker, suivre et retweeter tous vos posts ! En clair, il vous stalke ouvertement » (portail yahoo, 18 mai 2018).

Quand la langue *involve*, ce sont les idéalizations qui évoluent. Le *chiac* implique une transformation achevée de la représentation de l'Autre, la dissolution de l'autrisme en selfisme, le passage de la *personne* au consommateur, dont le nouage réel, accompagnant et signalant une mutation de sociabilité, tient en des rapports humains séparés, compétitifs, vaste dé-personnalisation adaptée à l'espace européen néolibéral.

Dernièrement à Luxeuil-les-Bains, Haute-Saône, près des arcades, un couple me demande où se trouve une boutique intitulée : « *les zouaves* ». Cela ne me dit rien. Les jeunes gens insistent, car « c'est une super boutique ». À ma demande de précision, ils répondent qu'il ne s'agit pas des *Zouaves*, mais des *Ouaves*. Je ne connais pas non plus les — *ouaves*. Mais comment s'écrit le nom de cette boutique ? Ils épellent : les W. A. W. E. S... On pratique *vaguement* l'anglobal en Haute-Saône. Dans la capitulation générale, une ultime forme de résistance reste à l'œuvre chez les derniers zouaves : la *résistance involontaire*.

Alain Borer